

Essai sur le pouvoir

13 septembre 1945 - NAF 17734

Ayant lu de près, comme on a vu dans ce Journal, les mémoires de la duchesse d'Abrantès, je fus amené à penser à ce grand pouvoir, qu'elle vit naître et grandir avant même d'y participer. Car elle et Junot furent des exécutants de la volonté impériale. Ils n'avaient pas de doute ; ils se sentaient chargés de cette décision (sur les coutumes, sur la mode) ; ils savaient que le maître n'y pensait plus, si ce n'est qu'il les considérait comme des faits accomplis. Cette communication des ordres m'expliquait la rapidité foudroyante des commencements, et en ménageant l'idée, l'immense importance des préparatifs (Austerlitz – Iéna). J'ai comparé ces propagations aux ondes de l'éther (radio). Le monde était alors profondément changé en un instant, et instantanément.

Je voudrais deviner la pensée des hommes qui sentaient des tels ordres leur arriver. Ils ne pouvaient pas avoir de doute sur la propagation de ces pensées. Tout était fixé pour un mois. L'ennemi en recevait une épouvante qui commençait le changement. Remarquez que quand Napoléon gouvernait la paix, on retrouvait le même miracle de volonté force de nature. C'est ce qui lui permit de faire dans la constitution et dans les lois, les plus grands changements qu'on ait vus.

Il est vrai qu'un ordre n'est presque jamais exécuté. Le subalterne se charge de l'ordre, il l'arrête, il délibère ; il se dit que le Maître oubliera ou changera. La clef des batailles napoléoniennes est qu'un ordre n'est jamais annulé. Aussi ce capitaine n'a pas connu la défaite. Cela est discutable ; mais lui ne discuta jamais son propre décret. Quand je le vois au Conseil d'Etat, je ne le vois plus délibérant, mais frappant sur l'idée arrêtée, jusqu'à ce qu'elle se mette en marche et disparaisse de devant lui. Tout est de force, tout est de liberté. Sans liberté il n'y a pas de force ; il n'y a que la nécessité, ce contraire de l'esprit.

On trouve l'esprit napoléonien au naturel dans Stendhal. Son héroïne, Gina, ne se repent jamais, n'abandonne jamais une décision prise. Elle ne demande pas si cette décision est encore valable, mais seulement si c'est bien elle qui l'a prise ; cela suffit ; l'ordre court et le monde est changé. Fabrice est Dieu aussi ; il décrète ses sentiments ; il ne se permet pas d'y manquer. Tous les rois, tous les dieux furent ainsi ; je lisais dans Sévigné une boutade d'un bon catholique (c'était Commynes) qui disait que Dieu s'était promis en créant l'homme, que l'homme aurait toujours des

malheurs, et disait Commines, ayons confiance, car Dieu tient sa promesse [«] royaument ».

H. Bouché, qui sait ce que c'est que le pouvoir, car il l'exerce, disait que l'essence du pouvoir est d'être délégué ; le subordonné prend la charge de l'ordre et en répond, d'où une incroyable rapidité. Donc a le pouvoir, celui qui est assuré d'être obéi ; le pouvoir se reconnaît donc par l'exercice. D'après cela il est ridicule de supposer que le pouvoir soit désigné par l'élection. Non ; mais plutôt l'élection le reconnaît. S'il se trouve ici seulement de l'hésitation, il n'y a plus de pouvoir. Ce qu'il faut remarquer, c'est que l'exécutant ne cesse de chercher quelque responsable qui le décharge ; il exerce donc aussitôt le pouvoir. Là se trouve la véritable fonction d'administration, laquelle est donc non point lente, mais rapide ; et cela suppose que chacun se hâte d'ordonner. Souvent aussi l'exécution ainsi lancée, fait comme des vides qui aspirent le pouvoir ; en sorte que n'importe quel chef se trouve forcé de gouverner ; mais cela suppose des mécanismes d'exécution montés d'avance. Dont on trouvera un bon exemple dans le recrutement napoléonien, très bien compris par Thiers. On sait que les cavaliers se formaient à des dépôts, et se hâtaient vers d'autres dépôts ; tout s'organisait, l'équipement et le fourrage, et [ils] vidaient ainsi les dépôts que l'on croyait remplis ; aussi le recrutement s'empressait de fournir hommes et chevaux et tout cela circulait avec la rapidité propre à la cavalerie. On comprend bien qu'un colonel formait son régiment ; et de là ces masses de cavaliers que l'empire sut toujours fournir, en même temps que ses chefs se formaient. Le colonel n'était pas désigné pour une brigade ; en fait il avait une brigade à conduire ; d'où ces généraux de cavalerie qui menaient le train, de façon que la charge commençait au premier dépôt, avec les recrues. On admirera, à ce propos, l'activité des subalternes, sergents et adjudants, lesquels étaient emportés par la vitesse de l'ensemble, et fournissaient les incomparables cadres de sous-officiers qui donnaient le mouvement à l'armée. « En avant, disent les sergents ». Ainsi s'exprime le narrateur qui raconte Napoléon, dans la grange du médecin de campagne. Le seul sergent est en situation de voir si l'homme avance ; c'est lui qui exerce le pouvoir. Ainsi le grand corps se meut tout entier selon la pensée du chef. J'ai cité la cavalerie qui est l'arme mobile. Toutefois l'infanterie avait aussi le pouvoir du mouvement. Preuve, la chaussure ; dans les dépôts affluait le bétail en même temps que les tanneurs et cordonniers. L'homme se chaussait dans le cuir frais, et mangeait la viande de ces mêmes bestiaux qui fournissaient le cuir. On comprend la vitesse de cette transformation. La conclusion est qu'un homme comme Augereau, ayant usé sa division, était dirigé vers tels ou tels dépôts où il trouvait une troupe préparée. Pour bien dire, la marche des recrues ne s'arrêtait jamais, chacune avait deux paires de souliers dans son sac. J'ai déjà remarqué que la stratégie était déjà dessinée, par ces marches continuées

des renforts. On aperçoit ici le mécanisme d'exécution, qui consistait en des dépôts qui s'avançaient jusqu'au coeur de l'ennemi. Il était vaincu avant d'avoir pensé qu'il était en guerre. On n'a jamais vu le pouvoir s'avancer si hardiment et défaire si bien la préparation de l'ennemi. D'autant que par une autre suite d'ordre, les diplomates ne cessaient d'aller en avant-garde avec leur provision de bon sens et de politesse. Talleyrand est célèbre pour avoir enseigné aux congrès la doctrine des pouvoirs légitimes. Selon lui il ne fallait pas perdre son temps à discuter avec des pouvoirs douteux, et sa thèse, c'est que Napoléon était le type des pouvoirs légitimes. C'est ainsi qu'il put balancer tous les légitimistes de l'Europe, et persuader en somme aux peuples que l'ordre était l'ordre ; car l'antiquité de ce mot était preuve de sens ; et l'ordre c'était la paix. Par ces lumières, on voyait bien que tout dépendait des notions communes, ce qui dissolvait l'étranger.

On ne voudrait pas croire que ce fut le rôle de la fameuse garde. Elle représentait la délégation du pouvoir et garantissait la discipline. C'est par une pensée symbolique que le colonel y avait grade de général. Il faut savoir aussi que la garde voyageait avec sa grande tenue, et qu'elle donnait des banquets aux gardes des autres pays, qui se trouvaient vaincus le verre en main, par cet adversaire somptueusement vêtu. Voir les cérémonies sur le Niémen, et comment l'art de manger et de boire, défaisait l'ennemi par cette offensive imprévue. Ce n'est donc pas par hasard que les costumes étaient fixés. Junot était chargé de cela quoique ce fût un sabreur de premier numéro. Ce qu'il fit pour former un corps d'élite à Arras, se trouve dans les Mémoires d'Abrantès. On admire alors le cérémonial, qui fut beaucoup dans les victoires et dans les marches foudroyantes.

Tel était ce pouvoir qui savait tout et improvisait tout positivement, selon la présente situation. Il y avait comme j'ai dit, des ondes refluentes du pouvoir vers l'intérieur ; cela allait de soi, et toute la France n'était qu'un camp. Nul ne peut comprendre le pouvoir s'il ne considère ce pouvoir-là : c'est pourquoi le bonapartisme n'est nullement un fantôme. C'est l'idéal de tous ceux qui ne séparent point le commandement de l'obéissance. C'est l'armature de toute société active. On en trouvera des preuves dans la Russie moderne, dans les Etats-Unis d'Amérique, et jusque dans le Japon. Les pouvoirs russes sont à étudier dans la vie de Trotsky par lui-même. Il faut suivre cet homme dans son train de guerre, au moment où il commandait à quinze cent mille hommes, instruits principalement dans l'art de désobéir, mais formés à une discipline incomparable, et réellement volontaires. Trotsky, à l'imitation de Bonaparte, ne disait pas seulement « Il faut prendre cette ville », mais « vous allez prendre cette ville ».